



LES DERNIERS JOURS DU MONDE

Arnaud & Jean-Marie Larrieu

Nés à Lourdes, Jean-Marie Larrieu (le 8 avril 1965) et son frère Arnaud (le 31 mars 1966) se passionnent très tôt pour le cinéma grâce à un grand-père originaire des Hautes-Pyrénées qui tourne des films de montagne en 16mm.

Adolescents, ils filment à leur tour en super-8, avant de tenter, sans succès, le concours de la FEMIS, puis de suivre des études de littérature et de philosophie.

À partir du milieu des années 80, les frères Larrieu tournent de nombreux courts métrages qui font le tour des festivals - citons : *Les Baigneurs* (1991) ou *Bernard ou les apparitions* (1993).

Ils mettront deux ans à peaufiner le scénario de leur premier long, *Fin d'été* (1999),

l'histoire des retrouvailles entre un ingénieur et son père ancien soixante-huitard.

En 2000, ils dirigent Mathieu Amalric dans *la Brèche de Roland*.

Récit d'une randonnée en famille qui tourne au règlement de comptes,

ce moyen métrage au charme décalé est très remarqué à la Quinzaine des Réalistes.

Quatre ans plus tard, le comédien est à l'affiche d'*Un homme, un vrai* aux côtés d'Hélène Fillières, que les cinéastes avaient déjà dirigée dans le court *Madonna à Lourdes*.

Rythmée par les chansons de Katerine, cette comédie dans laquelle les Larrieu décrivent l'évolution d'un couple sur plusieurs années, en multipliant les ruptures de ton, suscite l'enthousiasme de la critique.

« Notre idée a toujours été de filmer des corps dans le paysage ou des corps comme des paysages », déclarent alors (à Libération) les réalisateurs, qui partent ensuite dans les Alpes tourner *Peindre ou faire l'amour*.

Bénéficiant d'un casting haut de gamme (Auteuil, Azéma), ce film hédoniste est présenté en compétition au Festival de Cannes en 2005.

Trois ans plus tard, ils reviennent sur leur territoire de prédilection pour un *Voyage aux Pyrénées* plein d'imprévu et de fantaisie, en compagnie de Sabine Azéma et d'un nouveau venu dans leur univers, Jean-Pierre Darroussin.

Le film est présenté à la Quinzaine des Réalistes en 2008.

2009 (sortie France : 19 août 2009) - France / Espagne - couleur - 2h13

film d'**Arnaud & Jean-Marie Larrieu** (réalisation et scénario d'après le roman de **Dominique Noguez** (1991))

image : **Thierry Arbogast** - montage : **Annette Dutertre** - premier assistant réalisateur : **Arnaud Dommerc** - décors : **Ana Alvorgonales** et **Riton Dupire-Clément** - costumes : **Caroline Tavernier** - effets spéciaux : **Georges Demétrou** - son : **Olivier Mauvezin**, **Béatrice Wick** et **Stéphane Thiébaud** - production : **Soudaine Compagnie**, **Arena Films**, **France 2 Cinéma**, **Mallerich Films** et **Estrategia Audiovisual** - producteur : **Bruno Pésery** - distributeur : **Wild Bunch**.

avec : **Mathieu Amalric** (Robinson Laborde), **Catherine Frot** (Ombeline), **Karin Viard** (Chloé), **Sergi Lopez** (Théo), **Clotilde Hesme** (Iris), **Omahyra Mota** (Laetitia, dite Lae), **Pierre Pellet** (Cédric Ribot), **Manon Beaucoïn** (Mélanie), **Serge Bozon** (l'hôte du château), **Daniel Cohen** (le sociologue du château), **Jacques Nolot** (le docteur Abeberry), **Baya Belal** (la mère de Lae), **Daniel Isopo** (l'homme aux grillades), **Sabine Azéma** (la Marquise d'Arcangues), **Christian Gazio**.

ENTRETIEN AVEC ARNAUD ET JEAN-MARIE LARRIEU

Le film flirt avec la science-fiction, même si le futur que vous décrivez, avec sa crise mondiale et ses virus, est très actuel...

JM : Nous avons pris la décision très tôt de ne pas situer exactement l'action dans le temps. Écrit dans les années 1980, le livre de Dominique Noguez se déroulait dans le futur, en 2010... Il y avait une grande part d'anticipation. Nous avons préféré ne pas conserver ce décalage temporel de vingt ans. Le film n'est pas daté mais il a lieu maintenant, allumer la télévision suffit pour le comprendre...

A : C'est un film d'aujourd'hui qui montre que nous vivons en pleine science-fiction !

Le film trouve en effet un écho dans l'actualité en décrivant la menace d'un mystérieux virus...

JM : Comment ne pas prendre en compte le monde dans lequel on vit ? Notre génération n'a pas vécu la guerre, mais elle subit une menace diffuse. Nous habitons un pays protégé, jusqu'à se trouver dans le mauvais bus ou la mauvaise station de métro quand elle explose dans un attentat. Il y a un réalisme du film sur cette question.

A : Nous avons envie d'un décalage avec les représentations habituelles, sans renoncer à faire peur. Certaines séquences sont effrayantes et conçues pour l'être, même s'il n'était pas question de réaliser un pur film d'angoisse.

Le cinéma anglo-saxon a beaucoup filmé la fin du monde. La France, moins. Quelle était votre vision ?

JM : Contrairement à la tradition, « notre » fin du monde n'a pas une unique cause. C'est une série de catastrophes — tremblement de terre, attentats, virus, missiles- familiaires, si l'on peut dire, qui entrent en résonance les unes avec les autres et finissent par provoquer la catastrophe finale. Ce qui nous intéressait n'était pas l'explication mais la sensation de catastrophe, sa mise en écho avec ce que vivaient les personnages. Ainsi, une pluie de cendres tombe au moment où Ombeline (Catherine Frot) parle de son passé amoureux, ou des bombes explosent à l'instant où elle fait l'aveu à Robinson qu'elle a été l'amante de son père.

A : L'autre principe était de ne jamais quitter le point de vue du personnage principal, Robinson. Filmer la fin du monde à hauteur d'homme. Et donc de jouer avec toutes les ambiguïtés des événements : les départs en vacances se mêlant aux véritables exodes, les pétards de la fête à Pampelune se mêlant aux coups de feu de terroristes. Les sources d'informations se raréfiant, chacun se retrouve à interpréter comme il peut les situations qu'il traverse. Le film n'a jamais une seule dimension, il fait correspondre l'écroulement d'un amour et l'écroulement du monde.

JM : C'est la rencontre, parfois tapageuse, du film intimiste et du film spectaculaire. Cela culmine dans la scène du minibus à Toulouse, Robinson refuse de refaire sa vie avec sa femme : elle explose, littéralement !

Quel est le thème principal des *Derniers jours du monde* selon vous ? La survie ? Le désir ?

JM : Nous avons toujours montré des personnages en état de vacance, au sens métaphysique, qui se posaient la question de leur désir. Le film ne fait pas exception, mais il est aussi un peu différent. Pour la première fois les personnages sont confrontés à la mort, la leur comme celle des autres.

A : Cela n'empêche pas le désir de survivre, et même au contraire de s'éveiller. C'est le vieux couple d'Éros et de Thanatos.

JM : Il faut entendre le désir au sens large, pas simplement sexuel. C'est aussi l'idée d'édifier, de créer, de rêver... de se projeter dans l'espace comme dans le temps. « Le temps de rêver est bien court, que faut-il faire de mes nuits, que faut-il faire de mes jours ? » écrivait Aragon dans *Est-ce ainsi que les hommes vivent ?*. Le poème est cité dans le film, il raconte les amours d'un soldat en temps de guerre.

A : L'état de fin du monde exacerbe un sentiment romanesque. Confrontés à la catastrophe, les personnages se posent des questions nouvelles. Que faire ? Avec qui ? Pourquoi ? Tout à coup, un destin surgit, de vieux désirs enfouis. Certains, qui ont donné un sens à leur vie,

À ce film ample et délirant, on peut accoler tous les adjectifs - positifs et négatifs - liés à l'idée de profusion brouillon, picaresque, total, libre, dilettante, mégalo, habité, etc. Il s'agit en effet d'un étonnant film-somme, conçu non pas en forme de cathédrale mais de feu d'artifice. Même si ces *Derniers jours...* ont un pied dans les années 1970 (menace nucléaire, libération sexuelle, chansons de Ferré...), l'autre est bien planté dans l'ici et maintenant. Nous vivons, en effet, une époque où l'on ne parle plus que de fins (fins des utopies, fin de l'histoire, etc.).

Les Larrieu posent donc la question de savoir ce qu'il reste quand tout est fini. Ils montrent, dans leur forme la plus basique, l'expression des forces de vie et des forces de mort. Ils mettent la raison de côté pour étudier les instincts, soupèsent les mérites de différentes attitudes face au désastre (la lutte, l'hédonisme, l'aquoibonisme...).

Mais le film - bien de son époque - ne formule pas de propositions claires : il traduit de façon scintillante un état de doute généralisé. Semblable à un enfant, il pose sans arrêt des questions, saute du coq à l'âne, passe du rire aux larmes en un clin d'œil, ne tient pas en place. Quant au récit, il n'obéit pas à une construction logique mais se développe sur le mode de la prise de notes, en empilant citations, fragments romanesques, visions poétiques, notations documentaires, récits de rêves, etc. Le trait paraît souvent approximatif, et l'ensemble trop vaste, mais ce qui l'emporte c'est l'énergie. Et ces *Derniers jours...* s'impose finalement comme une proposition des plus stimulantes.

N. M. - Fiches du cinéma

veulent la prendre en main jusqu'au bout, parfois par le suicide. L'apocalypse transforme les êtres et les corps.

Le rapport à la nudité a toujours été fort dans votre cinéma. Ici, tout le monde y passe !

JM : Une nudité est toujours belle et fragile, intéressante à filmer. On en revient aux origines du temps, de chacun, il y a quelque chose de primitif.

A : Les deux héros ont un côté Robinson et Vendredi, cela est dit explicitement dans le film. Il y a le monde autour d'eux, ils vivent comme sur une île. Mais la nudité n'est pas forcément synonyme de liberté. Vous l'associez aussi à la mort, que ce soit avec le personnage de Sergi Lopez ou dans cette séquence impressionnante où les chambres d'un hôtel sont jonchées de cadavres.

JM : Dans cette séquence il y avait le désir quasi pictural de révéler l'émouvant et mystérieux frémissement de la vie en mettant simplement en regard des corps inertes de cadavres et le soulèvement d'une poitrine de femme nue, qui respire.

A : La nudité est associée concrètement à la mise à nu de chacun, comme une révélation des failles, des fragilités. La fille que recherche notre héros l'a mis à nu : c'est le sens de la dernière séquence dans Paris, où ils se promènent tous deux entièrement nus. Il ne leur reste plus que la peau. Je me souviens qu'après avoir lu le scénario, Mathieu Amalric nous avait dit : « C'est un film sur la peau. »

JM : La peau c'est justement la dernière et fragile frontière entre soi et les autres, soi et le monde.

Dossier de presse (extraits)

Autant vous prévenir : *les Derniers Jours du monde* est un film déroutant que certains trouveront, au premier degré, trop long, inégal et bourré d'effets spéciaux cheap. Pourtant, armé d'un second degré aiguisé, le film devient un chef-d'œuvre tragi-comico-romantique sensuel et délirant. Un festival érotomaniaque qui évoque à la fois Robbe-Grillet, Romero et Demy. Les cinéastes multiplient les scènes oniriques et tragiques, les dialogues hors sujet truculents, déploient un sens du setting musical incroyable (il faut voir comment les chansons, notamment celles de Léo Ferré, dramatisent les scènes) et font preuve d'une direction d'acteurs époustouflante. *Les Derniers Jours...* fait résolument souffler un vent frais sur le cinéma français.

Gaël Golhen - Première

« L'adaptation au cinéma censure l'imaginaire. Là où le lecteur a libre carrière pour donner chair et sang aux ombres symboliques de l'écriture, le spectateur de cinéma est devant un mur de formes, de gestes, de visages, de vêtements, de figures imposées », écrivait jadis Dominique Noguez pour déplorer la transposition des romans sur l'écran. Le voilà adapté à son tour, et si les frères Larrieu sont loin d'un cinéma qui restitue la parole littéraire, le film est une proposition d'évasion dans un récit plus métaphysique et sensoriel que romanesque.

Trois livres l'ont inspiré. Deux sont de Dominique Noguez, *les Derniers Jours du monde* (Robert Laffont, 1991), odyssée d'un homme qui se remet difficilement d'une idylle brisée dans une France en proie au chaos et *Amour noir* (Gallimard, 1997), évocation du douloureux naufrage d'un amour fou pour une insaisissable garce. Enfin, *l'homme qui abandonna son nom*, une nouvelle de Jim Harrison (dans *Légendes d'automne*, 1981) raconte comment un homme quitté par sa femme renonce à tout pour vivre en Robinson.

Cocktail d'errance et de rencontres sexuelles, le résultat est une science-fiction antihollywoodienne, un road-movie bu-nuélien où s'enchaînent des sentiments, des événements surgis de la mémoire, attisés par la libido, le fantasme.

À Biarritz, Robinson Laborde (Mathieu Amalric) quitte sa femme (Karin Viard) pour Laetitia, une jeune Hispanique androgyne, dont les escapades sexuelles le rendent jaloux avant qu'elle ne disparaisse. D'une construction libre et rythmée de flash-back, faisant fi de la chronologie autant que de chichis réalistes, *les Derniers Jours du monde* suivent le périple en zigzags de cet homme qui écrit le journal de sa passion bridée en parcourant la France et l'Espagne dans une ambiance d'apocalypse. Aux ferias de Pampelune succèdent exodes, paniques, embouteillages, et bombe atomique sur Moscou.

Bien mis en scène et rationnellement incohérent (ce qui, dans le contexte, n'est pas illogique), le dérèglement général se traduit par des pluies de cendres, la pollution des nappes phréatiques, des secousses telluriques, des tirs de missiles et des contrôles militaires et sanitaires sur les foules de réfugiés.

Mais le propos des Larrieu est essentiellement existentiel. L'infidèle bien-aimée incarne pour Robinson l'ivresse d'un plaisir de fiction, qu'alimente autant le démon de midi que la pulsion de liberté, le désir, la vacance. Le monde s'écroule parce qu'un amour s'écroule, et plus rien ne compte pour Robinson que de retrouver trace de la femme qui le hante au milieu d'une foule moutonnaire. Tout au long du film, Robinson va à contresens, refuse l'effroi général en même temps que le destin historique. Il revisite son passé, des lieux primitifs, se retrouve nu en fin de périple avec Lae la tentatrice, comme Adam et Ève.

Car, on s'en doute, chez les auteurs de *Peindre ou faire l'amour* (2005) et du *Voyage aux Pyrénées* (2008), il y a nudité, confessions d'adultère, château refuge des échangistes, inceste, baisers entre hommes... Les corps sont peints en proie au plaisir, mutilés (Robinson a perdu une main en courtisant Lae), ou saisis par la mort en pleine extase.

Quoique scandée par une chanson de Léo Ferré à l'anarchisme amoureux (« Ton style c'est ton cul, ton cul c'est ma loi ! »), cette version torride de *Pierrot le fou* égrène quelques strophes de suicide. Y compris, lors d'une splendide scène hitchcockienne dans un théâtre où l'on donne un ballet sur une musique de Manuel de Falla, celui d'une femme qui traque son amant dans la pénombre et se tranche la gorge après avoir exprimé son désespoir : « Pourquoi les hommes prennent-ils tant de plaisir à me quitter ? » .

Jean-Luc Douin - Le Monde